

LES PETITES FUGUES (C.R.)

Suisse/France (1979). Réal. : Yves Yersin. Scén. : Claude Muret et Yves Yersin. Im. : Robert Alazraki. Prod. : Film et Vidéo Collectif/FR 3/Films 2001. Int. : Michel Robin (Pipe), Dore de Rosa, Fred Personne, Fabienne Barraud, Laurent Sandoz (140 min.).

Lieu de l'hyperbole, Cannes ne facilite guère la sérénité du critique. L'abondance des films — il y en a très exactement pour tous les goûts — balaie de jour en jour, d'heure en heure le dernier « événement » : où placer LES PETITES FUGUES, premier long métrage de fiction d'Yves Yersin ? Aussi loin de la perfection millimétrée de MANHATTAN de Woody Allen que de la maturité de metteur en scène du Wajda de SANS ANESTHESIE, non dénué de défauts de scénario et notamment de découpage, LES PETITES FUGUES n'en constitue pas moins selon moi le film le plus original, le plus surprenant au sens propre des mots de cette première semaine de festival.

Cette longue histoire d'un vieil homme indigne figure l'apprentissage de soi à travers ceux du verbe, de l'espace et d'autrui : on est ici presque chez Jean-Jacques l'immense, dont la présence m'a paru constamment mais discrètement rappelée. Le vieux Pipe, valet de ferme gentiment exploité, décide d'apprendre la liberté : un vélomoteur lui procurera l'espace, un appareil photo gagné à une fête lui donnera sa propre image, un hélicoptère lui prouvera la décevante beauté du mont Cervin dont il conserve un cliché dans sa chambre. Or on se souvient que Rousseau, qui inspira sa meilleure œuvre à Claude Goretta, osa le premier affirmer l'âpre splendeur de la montagne, prôna l'expérience plutôt que l'enseignement, eut le courage d'être et de se voir lui-même, en pied pourrait-on dire. Pipe est le héros, le héraut de la liberté, pédagogue malgré lui, poète naïf certes mais poète absolument. De la geste de Pipe, Charles plus vif que mort au crépuscule de sa vie, naît une morale que ses compagnons peu à peu adoptent et qui est celle de l'affranchissement.

On voit la force allégorique peu commune de ce portrait d'un révolutionnaire humble, un peu comme le fut l'Aloïse de Liliane de Kermadec : au reste la plus belle séquence des PETITES FUGUES montre Pipe se grisant d'images de lui-même qu'il affiche au mur de sa chambre. Après eux-mêmes, les autres : le naïf — une spécialité suisse ô combien plus authentique que la pendule à coucou, que l'on songe à Rousseau bien sûr mais aussi à Cendrars, à Giacometti — offre sa liberté conquise en lui-même à autrui : à nous de suivre son exemple.

N'écrasons pas ce film généreux sous les comparaisons, et empressons-nous de souligner l'extrême agrément qu'en même temps il procure : on ne rit pas moins ici qu'avec Woody Allen, et la scène où Pipe enfourche pour la première fois son vélomoteur est irrésistible. Yves Yersin a conçu une mise en scène très attentive aux gestes, qui coule avec le temps un peu alanguie de la campagne vaudoise pour s'envoler littéralement à deux ou trois reprises. Gageons que ce film d'intelligence aurait séduit Rossellini.

O.B.